

REÇU LE  
25 JAN. 2013



### Stefan George et le divin

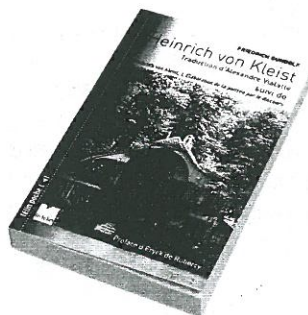
C'est après plusieurs séjours prolongés en France, où il fut admis dans le cercle de Mallarmé, que Stefan George (1868-1933) se décida à écrire dans sa langue maternelle et à introduire le symbolisme en Allemagne par le moyen d'une revue, les *Blätter für die Kunst*, qui furent publiées de 1892 à 1919. Outre de nombreux poèmes, il y publia des chroniques et des textes à dimension poétologique ou théorique qui, grâce à Ludwig Lehnen, excellent connaisseur du sujet (on lui doit un essai sur *Mallarmé et Stefan George* paru en 2010), se trouvent ici traduits pour la première fois. On y constate que, sans pour autant oublier la leçon mallarméenne de l'« action restreinte », George n'a jamais désespéré de régénérer sa « triste patrie », qu'il estimait victime de « décivilisation ». En se fixant pour objectif « d'arracher le

mot à son cercle commun et de l'élever dans une sphère lumineuse », il entendait redécouvrir l'essence même de la poésie, d'où découle une vision totale du monde et une nouvelle approche de la relation de l'homme au divin. « Approcher l'art avec gravité et un respect sacré, écrit-il en mars 1896, voilà ce qu'ignorait toute la génération de poètes qui nous a précédés ». Friedrich Gundolf, dans une conférence de 1913 (« Stefan George et son époque ») dont le texte figure aussi dans l'ouvrage, dira : « Au milieu d'écrivains qui interprètent le monde actuel comme un problème technique, social ou religieux, George exalte, en tant que poète, la force par laquelle le monde existe et se maintient : la réalité cosmique qui, à elle seule, crée et annule toute actualité ». « George, ajoute Ludwig Lehnen, a souvent qualifié de "païenne" cette volonté de "vivre le divin dans le sensible", dont relève également le langage ». Parmi les disciples de Stefan George figurait Claus von Stauffenberg, organisateur de l'attentat contre Hitler du 20 juillet 1944. **A. B.**

Stefan George, *Feuilles pour l'art (1892-1919) et autres textes du Cercle de George*, Péelles Lettres (95 boulevard Raspail, 75006 Paris), 224 p., 35 €.

### « Romantiser le monde »

Friedrich Gundolf (1880-1931), qui fut avec Karl Wolfskehl, Norbert von Hellin-grath, Ernst Bertram, Friedrich Wolters et

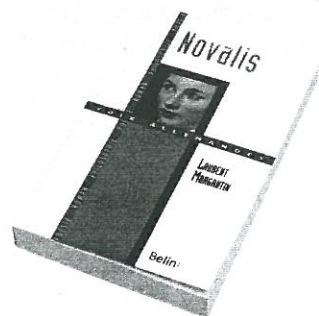


quelques autres, l'un des membres les plus éminents du groupe des *Blätter für die Kunst* rassemblé autour du poète Stefan George, avait écrit en 1922 un essai sur Heinrich von Kleist, qui fut traduit en 1936 par Alexandre Vialatte dans une revue devenue aujourd'hui introuvable. C'est cette traduction que les éditions du Félin ont eu la bonne idée de rééditer. Gundolf y cerne avec bonheur la personnalité de l'auteur de *La bataille d'Arminius* et du *Prince de Hombourg*, qui se donna la mort en 1811 à l'âge de 34 ans. Plus encore qu'un romantique, Kleist est à ses yeux un poète dramatique chez qui s'incarna au plus haut degré l'« âme de l'idéalisme allemand » (la « tragédie d'une âme sans peuple et sans dieux »), mais dont l'œuvre annonce aussi certaines formes d'expressionnisme. Ce sont également les disciples de Stefan George qui donnèrent une impulsion décisive à l'actualisation de Hölderlin et à sa réception enthousiaste par la jeune génération allemande d'avant 1914. Novalis (1772-1801) représente, lui, le romantisme al-

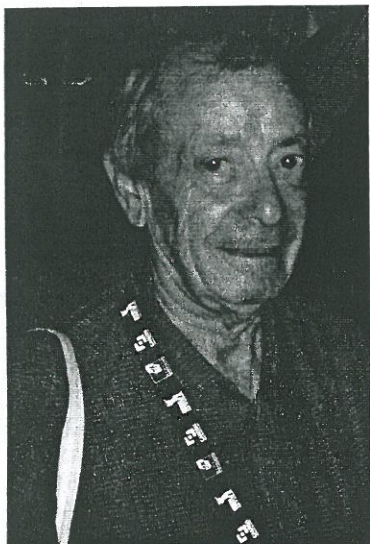
lemand inaugural, celui du groupe d'Iéna, mais on aurait tort de le réduire à l'image de la « fleur bleue » ou de se borner à voir en lui un chantre de l'« âge d'or » médiéval. Chez Novalis, écrit Laurent Margantin, « d'innombrables polarités produisent des figures nouvelles, des univers inédits, loin du présent saturé de répétitions et de ressemblances ». La musicalité de la nature vient de ce que tout y fait signe pour l'âme humaine disposée à l'entendre. C'est dans cet esprit que Novalis voulait « romantiser le monde », c'est-à-dire représenter le sensible comme spirituel, et le spirituel comme sensible, afin de redécouvrir le « sens originel ». *Les Hymnes à la nuit* ou la poésie comme processus d'écriture infini. **A. B.**

Friedrich Gundolf, *Heinrich von Kleist*, Editions du Félin (7 rue du Faubourg Poissonnière, 75311 Paris Cedex 09), 151 p., 12 €.

Laurent Margantin, *Novalis ou l'écriture romantique*, Belin (8 rue Férou, 75278 Paris Cedex 06), 215 p., 17 €.



## Paradoxe traîtrise!



La défense des causes indéfendables ne manque jamais d'intérêt, même quand elle se fait « *tongue in the cheek* », comme le disent les Anglais. Pour prononcer l'éloge de la traîtrise, Jacques Aboucaya a imaginé un dialogue imaginaire, qui se déroule en chemin de fer et lui permet de répondre aux objections. Il n'a pas de mal à montrer que la traîtrise est partout, surtout en politique, et qu'elle est bien souvent affaire de circonstances. Au moment de la guerre d'Algérie, le général de Gaulle était un traître aux yeux des activistes, les généraux du putsch d'Alger étaient des traîtres aux yeux du gouvernement, et les harkis, bien entendu, étaient des traîtres aux yeux du FLN. C'est bien connu, on n'est jamais trahi que par les siens. Mais l'auteur multiplie les exemples, qu'il n'hésite pas

à prendre dans tous les domaines. Il parle donc aussi bien de Talleyrand que de saint Paul ou de Judas (« l'appât du gain n'était pas son mobile »), de Jeanne d'Arc et des maréchaux de Napoléon que de Céline ou de Nicolas Sarkozy ! Il rappelle aussi que « trahison » et « tradition » ont pour ancêtre commun le latin *tradere*. La trahison est généralement condamnée, mais on peut aussi s'en faire gloire, tel Jean-Paul Sartre qui écrit dans *Les mots*, en évoquant son enfance : « Je devins traître et je le suis resté ». Le sujet déborde cependant parfois : la traîtrise n'est pas exactement la même chose que l'opportunisme ou la délation. Sans doute est-il aussi un peu excessif d'assurer que « tout artiste novateur est un traître en puissance, traître envers l'esthétique de ceux qui l'ont précédé ». Bien enlevé, cet essai ne décevra en tout cas pas l'amateur de paradoxes. Tant il est vrai que tout vice a ses vertus. **A. B.**

Jacques Aboucaya, *Éloge de la trahison*, Le Rocher (10 rue Mercœur, 75011 Paris), 137 p., 12,90 €.

